

# TEMPORAIREMENT CONTEMPORAIN

Le journal de la Mousson d'été

**Lundi 24 août 2026 • N°3**



**Véronique Bellegarde, Samuel Buggeln, Laurence Courtois, Laurent Gallardo, Elena Gordienko, Marina Keltchewsky, Oriol Morales i Pujolar, Olivier Neveux, Magdalena Schrefel, Katharina Stalder, Youlia Toupikina, Alexis Vadrot.**



Mistral & Tramontane

chemins de lecture

18H : LECTURE  
LIEU : GYMNASE



*Les multiples voix de mon frère*  
de **Magdalena Schrefel** (Autriche)  
Traduit de l'allemand par Katharina Stalder, avec le soutien de la Maison Antoine-Vitez.  
Mise en ondes : Laurence Courtois pour France Culture.  
Avec Christophe Brault, Sébastien Éveno, Sidney Ali Mehelleb,  
Louis Penceréac'h et Kelly Rivière.  
Musicienne : (distribution en cours) — Bruiteuse : Éléonore Mallo —  
Équipe technique : Bastien  
Varigault et Maxime de Peretti — Assistante à la réalisation : Sophie Pierre.  
En partenariat avec le réseau européen Fabulamundi Playwriting Europe.

# DE VIVES VOIX



La pièce de Magdalena Schrefel est conçue dès l'écriture comme un objet radiophonique et, cela tombe bien, Laurence Courtois l'a choisie pour la réaliser pour France Culture. Préparez-vous donc à cette expérience sonore tant attendue chaque année, celle d'entendre les comédiens susurrer à vos oreilles.

Dans *Les multiples Voix de mon frère*, un jeune homme souffrant d'une maladie rare est condamné à devenir muet. Sa sœur prend en charge l'écriture d'une pièce et, sous nos yeux et tout contre nos oreilles, décide par anticipation de démultiplier les voix de son frère. Une voix selon les jours, une voix selon les usages et les tonalités, une voix selon à qui l'on s'adresse, une voix selon les âges de la vie. Il s'agit ainsi d'envisager différentes situations de communication auxquelles nous serons confronté-es au cours de notre vie. Les voix permettent de découvrir les facettes d'une personnalité. Ce qui est interrogé de manière très explicite ici, c'est l'impuissance quotidienne d'un frère, non pas parce qu'il souffre de handicap, mais parce que la société validiste restreint le champ de ses possibles.

Ainsi notre questionnement se démultiplie au fil des strates de la pièce : Comment faire parler le handicap ? Comment écrire sur le handicap ? Comment s'émanciper du regard des autres ? Comment accepter une société qui ne vous accepte pas ? Et vous, de combien de voix auriez-vous besoin pour pouvoir exprimer toute votre complexité ?

La pièce n'impose aucune réponse, elle invite à nous interroger puisqu'il est indispensable de remettre

en question notre incapacité collective à prendre en charge le handicap au quotidien.

Plus subtilement se donne également à entendre une relation frère — sœur et ses difficultés. On y découvre aussi la tendresse dans cette volonté d'accompagner l'autre, de prendre en charge l'entièreté d'une personnalité, c'est-à-dire un véritable kaléidoscope plutôt qu'une entité immuable.

S'ouvre alors une voie plus intime, exprimant la fragilité de la vie et la beauté du lien de ceux qui savent se regarder grandir l'un l'autre, de ceux qui souhaitent se protéger et se soutenir. Se réveille alors la sensation terrible que l'enfance, si elle a existé, s'est enfuie pour ce duo. Il s'agit d'affronter à deux un monde adulte, loin d'une possible insouciance. Ce que le handicap révèle ici, c'est la cruauté du monde extérieur et notre incapacité à nous y conformer, puisque parler d'une seule voix y est impossible. Il est fort probable que nous ressortions de cette lecture la gorge nouée de toutes les voix qui manquent encore pour construire une société juste, égalitaire où chacun pourrait assumer sa différence comme une richesse. Ne nous y trompons pas, l'émotion doit nous inviter à l'action. Il ne s'agit pas de valoriser un pathos désabusé, mais de tendre vers un changement radical.

**Laëtitia Guichenu**



Un dossier complet sur la question du handicap est disponible sur Artcena, « Le handicap, du hors-champs à la scène ». Vous pourrez y lire de nombreux entretiens d'artistes, de scientifiques, de professionnell-es résolu-es à faire bouger les choses. À nous d'y prendre part !

Sirocco paroles recueillies

Laurence Courtois, réalisatrice pour Radio France  
Réalisé par Laëtitia Guichenu



© Mariannick Bellot.

# « Des films uniquement sonores »



Je suis réalisatrice de fictions sonores pour Radio France depuis 2015. La réalisation de fictions à Radio France est un métier artistique et non technique. À partir d'un scénario, je vais évaluer les moyens dont j'ai besoin, choisir l'équipe artistique, les comédien-ne-s, bruiteur-se, compositeur-ice... Puis je vais diriger les comédiens et travailler avec l'équipe technique et artistique sur les décors, les choix de micros, les déplacements, les plans sonores, les intentions... Enfin, je vais diriger la partie artistique du montage et du mixage avec l'équipe technique.

Cela correspond bien au métier de réalisatrice de films — ici des films uniquement sonores. Je suis amenée à réaliser tous types de fictions : des fictions en épisodes, des textes unitaires, du théâtre, des lectures simples, de la création sonore, du polar...

Parfois les émissions sont enregistrées en public, la plupart du temps en studio. Parfois elles sont diffusées et enregistrées en direct.

Mais parfois, on co-crée en même temps la mise en scène ou mise en espace et l'émission de radio - c'est notamment le cas à la Mousson d'été pour une des deux pièces enregistrées par France Culture. Dans ce cas, je « dirige » le directeur de lecture pour les aspects artistiques sonores.

Pour donner quelques exemples concrets : au théâtre, on doit porter pour atteindre les derniers rangs. À la radio, le micro est comme une loupe. Plus on s'approche du micro, plus on devra parler doucement. Plus on parle fort,

plus on doit s'éloigner du micro. Les rapports de voix sont très différents, parfois contradictoires. Autre exemple, les mouvements sur la scène sont transposés de façon très simplifiée pour la radio. En effet, la diffusion radio implique une stéréo, donc un côté gauche et un côté droit (avec toutes les variations possibles entre les deux). Pour qu'une scène reste cohérente sur le plan sonore, un personnage ne peut pas passer de gauche à droite, on ne peut pas intervertir les positions des comédien-nes sans raison forte : cela trouble l'image sonore et rend l'espace confus.

À la Mousson d'été, France Culture enregistre deux pièces depuis des années. Cette année, je réaliserai *Les multiples voix de mon frère*, de Magdalena Schrefel, et dans ce cas, je suis donc aussi directrice de lecture pour la Mousson d'été. J'ai réalisé aussi la lecture dirigée par Véronique Bellegarde lors de la soirée d'ouverture, *Et le monde resplendit*, d'Angus Cerini.

La collaboration avec la Mousson d'été s'articule autour du festival fin août, mais débute bien plus tôt, c'est un dialogue entre les directions, entre les bureaux de lecture, avec le ou la réalisateur-ice qui ira au festival. J'aime beaucoup discuter avec Véronique Bellegarde, qui est mon interlocutrice privilégiée : discuter des envies éditoriales, des auteurs, des textes, de ce qui est radiogénique, de ce que l'on peut faire au festival, des comédiens, de leurs palettes et des possibilités de jeu... C'est un dialogue fructueux, et je repars toujours de la Mousson d'été avec un nouvel élan, des envies, des rencontres et des lectures...



Retrouvez l'intégralité de l'entretien sur le site de la Mousson d'Été



Mistral & Tramontane

chemins de lecture

20H45: LECTURE  
LIEU: AMPHITHÉÂTRE



BESTIALITÉ ORDINAIRE

Le résultat d’une substitution cohérente et totale de mensonges à la vérité de fait n’est pas que les mensonges seront désormais acceptés comme vérité [...], mais que le sens par lequel nous nous orientons dans le monde réel [...] se trouve détruit.  
HANNAH ARENDT, Vérité et politique

Région de Kirov, mars 2023: un soldat rentre chez lui, à Novy Bourets. Autrefois condamné pour meurtre, il a été gracié en échange de son enrôlement sur le front ukrainien dans les rangs du groupe Wagner. Au village, ses voisins le voient ivre, une hache à la main, menaçant des familles entières. Une semaine après son retour, le vétéran Rossomakhine entre chez une femme et la viole avant de la poignarder. Embarrassée, la justice fera tout pour l’innocenter – trouver un coupable, quel qu’il soit.

Point de départ atroce d’*Attaque animale*, ce fait divers révèle le prix qu’un régime fait payer aux vivants pour préserver intacte l’image de ceux qu’il a faits « héros de guerre ». Non pour le transposer, ou en refaire le procès: mais prolonger sa logique jusqu’à la folie. Que faut-il inventer pour qu’un coupable cesse d’apparaître tel? Lorsque la vérité coûte trop cher — à une police ses chiffres, à une famille son honneur, à un État son récit de guerre —, quel mensonge produire pour que l’ordre tienne? Et qu’advient-il quand ce mensonge finit par occuper toute la place?

Sur le fil tendu de cette horreur, la pièce tresse une fable d’une drôlerie ahurissante. Anna, battue par son mari Glouton, ancien combattant revenu du front ivre, hanté et violent, voudrait faire constater ses blessures, puis recule: s’il est arrêté, qui travaillera? Pour sauver les apparences, elle suggère au policier Aliocha d’écrire qu’un chien l’a attaquée. Il l’écrit. Un homme disparaît de la phrase; un animal prend sa place. Il ne fallait rien de plus. La trouvaille remonte la chaîne hiérarchique: puisque les vétérans violents « pourrissent les statistiques », mieux vaut accuser les bêtes. Et quand d’autres femmes sont frappées ou étranglées, d’autres chiens, chats, iguanes, ou perruches en répondront à leur place. À mesure qu’ils s’accumulent, les procès-verbaux fabriquent une épidémie, bientôt des procès véritables. Le mensonge administratif ne se contente pas d’effacer le réel: il sait comment en produire un autre, cohérent et quantifiable, parfaitement gouvernable. Par là, l’astuce bureaucratique laisse échapper cette vérité nue: que les hommes sont des bêtes.

Attaque animale  
de Youlia Toupikina (Russie)  
Traduit du russe par Elena Gordienko et Alexis Vadrot, avec le soutien de la Maison Antoine-Vitez.  
Lecture Dirigée par Samuel Buggeln (The Cherry Arts New York — États-Unis). Avec Miléna Arvois, Marie-Sohna Condé, Camille Dagen, Sébastien Éveno, Marina Keltchewsky, Régis Laroche, Makita Samba et Sacha Vilmar.  
Présenté en partenariat avec le festival Lioubimovka.  
Le texte sera publié le 3 décembre 2026 aux éditions l'Espace d'un instant.

Toupikina invente une forme à la mesure de ce renversement délirant, et pourtant si *documentaire*: une trentaine de séquences brèves font entrer en collision cuisine familiale, commissariat, et sauna, supermarché, tribunal et discours médiatique, vlog. Les langues s’y contaminent: bureaucratie, propagande, virilité grotesque, voyeurisme, ou délation. Partout, le même geste: désigner ailleurs ce qu’on refuse de voir ici. Le rire, immense par endroits, n’allège rien: il est la forme que prend l’horreur devenue procédure.

Derrière les animaux, la guerre ne cesse de faire retour: dans les hommes ramenés du front, les femmes qui reçoivent leurs coups, les logements de Marioupol qu’on vante comme de bonnes affaires, les chansons suspectes, les voisins qu’on dénonce. Elle n’est plus un événement lointain: elle organise toutes les façons de vivre ensemble.

C’est bien la Russie de Poutine que le texte vise et documente – la guerre en Ukraine y est la source directe de la brutalité, le milieu dans lequel un mensonge domestique peut devenir doctrine d’État. Le mécanisme mis au jour déborde pourtant ce cadre: dès qu’une institution préfère la préservation de son récit à la reconnaissance des faits, le réel lui apparaît comme une anomalie à corriger plutôt que comme un mal à combattre. La guerre porte cette logique à l’incandescence, jusqu’à l’absurdité du procès d’un chien. Ailleurs, ici aussi, elle opère plus sourdement: violences conjugales requalifiées en « différends familiaux », indicateurs ajustés pour ne pas ternir un bilan.

À la toute fin, le nom d’Anna resurgit au cœur même du simulacre qui devait l’effacer. Après avoir tué sa femme, Glouton reprend à son compte la fable animalière: le hamster l’aurait égorgée. Il lui invente, dans son délire, un cercueil militaire, des médailles, un drapeau et une escorte d’honneur — avant de boire « à Anna Glouton, récemment décédée ».

Si le nom demeure, il ne ressort pas indemne de cette mascarade. Prononcé par le meurtrier, enfermé dans son délire militaire, il est à la fois préservé et confisqué. C’est peut-être dans cet écart qu’un théâtre commence: là où tout un appareil de langage s’emploie à déplacer la faute, à fabriquer des coupables et à rendre la violence méconnaissable, mais laisse encore entendre le nom de celle qui a été tuée. Le théâtre prononce ce nom à son tour. Il ne répare rien, ne rend nulle justice et ne ressuscite personne. Mais il arrache un instant la morte au langage qui prétendait administrer sa disparition. Après que tout aura été détruit, il empêchera que le mensonge ait tout à fait le dernier mot.

Arnaud Maisetti

Mistral & Tramontane

chemins de lecture

18H00: LECTURE  
LIEU: TABLE DU PRIEUR



Je suis vaste, je contiens des multitudes.  
WALT WHITMAN, Feuilles d’herbe

Nous portons tant de vies que nous n’aurons jamais vécues. Elles s’estompent chaque fois que nous en choisissons une, mais ne s’effacent pas; elles restent auprès de nous, comme une présence ombreuse auprès de laquelle on rêve et on regrette, on espère et on s’échappe – l’enfant qu’on aurait voulu être; le village qu’on n’aurait jamais dû quitter, ce qu’on serait devenu si. Et puis, on ouvre les yeux, l’ombre sous nos pieds possède la forme de notre corps au soleil pesant de midi, et il faut rentrer. Il en va de nos vies comme de ce monde, ouvert en apparence, mais dont le capital distribue inégalement les possibles, exploitant les terres, les liens – et jusqu’aux désirs – en ressources, avant de les abandonner. À l’évidence tragique de nos existences répond, cruellement, le sentiment que ce destin auquel on semble voué aurait pu être tout autre, qu’un geste, un jour, aurait pu en conjurer le sort. Reste que cette vie intérieure peuplée de tant d’autres vies est la part de nous que le capital n’a pas su faire produire; reste le théâtre, qui la met au travail et en fait la preuve: et cette preuve, seule, conjure l’évidence d’un monde unique.

Sur un terrain de basket à l’abandon, la nuit précédant l’enterrement de leur ami, deux femmes se retrouvent – l’une partie vivre ailleurs, l’autre restée tenir la petite épicerie du village qui s’est largement vidé. Autour, une multinationale va bâtir un « centre logistique » – on reconnaît ici les entrepôts immenses que les *géants de la tech* bâtissent au *milieu de nulle part* – promesses d’emplois et de prédation foncière, de corruption probable; autour de la ferme d’Anna qui refuse de vendre monteront des murs qui lui voleront le soleil. L’échange rend aux vies minuscules leur incommensurable désir – les fidélités que l’éloignement éprouve, les amitiés qui blessent pour ne pas avouer qu’elles aiment.

Puis, le théâtre insidieusement travaille la matière de ces vies avec son langage qui vient en interroger aussi les lignes de force. Des glissements d’abord imperceptibles opèrent à cœur ouvert ces vies et ce territoire: les deux femmes cessent peu à peu d’être seulement elles-mêmes. Les vies qui se racontent se multiplient, laissent entendre des possibles que la vie elle-même referme: versions qui ne corrigent pas le réel, mais en exposent les contradictions: vendre peut être céder ou survivre; travailler, s’émanciper

Insectes  
de Oriol Morales i Pujolar (Espagne - Catalogne)  
Traduit du catalan par Laurent Gallardo, avec le soutien de la Mousson d’été.  
Dirigée par Véronique Bellegarde.  
Avec Marina Keltchewsky et Julie Pilod. Musique: Christophe Rodomisto.  
En partenariat avec le réseau européen Fabulamundi Playwriting Europe.

D’AUTRES VIES DANS CELLE-CI

ou consentir à s’aliéner; rester: résister ou s’ensevelir. Des lignes de fuite s’esquissent dans un paysage de soleil couchant pour mordre à l’horizon d’espoirs d’autant plus terriblement tenaces qu’ils sont insaisissables.

Au présent continu de la scène répond le jeu des failles et des seuils, des trous béants et des vertiges: d’une ligne à l’autre on change de nom et de destin; dix ans passent; on est après, on est ailleurs; on vend sa maison d’enfance; non, on la transforme en gîte; on fait fortune; on va s’en sortir; on est ruiné; — on serait autre que ce qu’on est et qui nous désespère — mais toujours soi: on aurait échoué, oui, mais autrement.

Le théâtre rejoue le geste d’enfant, « on dirait que tu serais l’arbre et moi la fourmi », on dirait qu’on ne mourrait jamais, que le monde ne serait pas toujours contre soi, qu’on n’aurait pas besoin de se suicider pour protester contre la spoliation. Le théâtre joue au théâtre: les vies affleurent et s’éloignent.

Puis tout s’accélère parce qu’on n’échappe que provisoirement à cette vie qui nous possède plus qu’on ne la fait. Mais, s’il est un tragique de nos existences et de ce monde, il n’empêche pas que se met à l’œuvre le travail de l’échappée belle et de la lutte contre la fatalité. Cette lutte est vouée à sa perte, bien sûr, et qu’il est aussi vain qu’insensé de nier que nous mourrons, et que l’ordre néolibéral n’épargnera pas un seul village. Mais ces fins n’annulent pas la lutte, ni que celle-ci aura levé d’autres existences en son sein.

On sait les formes nombreuses et puissantes que savent inventer les insectes dans l’infiniment petit des vies qu’on estime dérisoires. Bien sûr, dans l’essaim et la fourmilière, l’individu importe moins que la fonction qu’il accomplit. Le « centre logistique » au cœur de la pièce pourrait être une sorte d’image à l’échelle de notre monde d’une organisation balisée, ruche à portée industrielle. Mais l’insecte est aussi l’infime vivant qui décompose et transforme: matière à laquelle nous sommes voués-es, dont nous sommes déjà solidaires. Sommes-nous fonction dans une organisation qui nous dépasse, nous écrase et nous survivra, ou chacun cette chose infime et unique, irréductible par les liens que nul calcul ne sait remplacer?

Les deux femmes auront, dans la fragile durée de leur échange, arraché leurs existences à l’idée qu’elles n’avaient jamais été que cela. Et donné le goût de ne pas s’en tenir là, et le manque et le désir d’autres vies que celles-ci.

Arnaud Maisetti



**MON FRÈRE.—**

Jamais ça marchera, jamais de la vie.

**SA SOEUR.—**

Mais là, c'est de la fiction, ça va marcher.

**MON FRÈRE.—**

Dans la fiction, les lois de la physique  
ne sont pas valables ?

**SA SOEUR.—**

Peut-être pas toujours.

**MON FRÈRE.—**

Alors redonne-moi ma voix !  
Au moins dans l'histoire !

***LES MULTIPLES VOIX DE MON FRÈRE***

Magdalena SCHREFEL

avec Valentin SCHUSTER

Traduit de l'allemand par Katharina Stalder

**MOUSSON D'ÉTÉ 2026**



carte blanche

Louise Klipfel

chargée de coordination pour la Mousson

Où est-ce que tout commence ?  
Quand est-ce que ça commence ?  
Dans les premiers pulls qu’on plie ?  
Dans le train ? Depuis Nancy, depuis Metz, jusqu’à Pont-à-Mousson ?  
Dans le brouhaha de plus en plus sonore de l’Abbaye qui se remplit jour après jour ?  
Pour moi, ça repart quand je revois des visages connus, et qu’on me dit :  
« Comment ça va, depuis l’année dernière ? »  
Ici, la plupart des gens, je ne les connais qu’en habits d’été.  
Je ne les vois pas automne ou en hiver, ni au printemps, ni en juillet.  
Ce sont des retrouvailles d’août, aux dates variables mais au lieu immuable.  
Ballet de valises,  
Abbaye-gare,  
gare-Abbaye,  
Abbaye-Lorraine TGV  
Vous avez les clés de la voiture ?  
Et celles de la salle de l’Évêque de Toul ?  
Au loin, on entend le vrombissement des Harley Davidson et des voitures américaines, autre rendez-vous traditionnel du mois d’août.  
Dans les couloirs, les textes résonnent au fil des ateliers, on croise des stagiaires partout, l’Abbaye fourmille.  
Dans le bureau, aussi, les gens passent,  
le téléphone sonne,  
les rires fusent.  
*Cette fois-ci, c’est bel et bien parti.*  
Les jours s’enchaînent Amphi Gymnase Cellier *pause* Tilleuls Marronniers Bords de Moselle *pause* Chapiteau Parquet de bal  
On l’entend de loin,  
la musique,  
mais aussi,  
les rires,  
le joyeux tintement des verres.  
Devant le DJ, des visages familiers, et d’autres, des nouvelles recrues.  
On teste de nouveaux pas, on en honore d’autres, mythiques :  
main en l’air, pied droit qui bat le sol en rythme.  
La soirée, se prolonge, la soirée continue sur les nappes à fleurs, atouts et bouts en main : moi qui ne savais pas jouer, me voici, posant les cartes et faisant des projections de points au milieu de la nuit.  
*On est quel jour déjà ?*  
Le ballet des valises continue, gare-Abbaye, Intermarché, salle Montrichard  
*Oublie pas la cafetière et la liste ! T’as pensé au catering ?*  
Les paupières sont parfois lourdes, mais allez, on reste dans le rythme, on parcourt incessamment les graviers de l’allée centrale.  
Déjà, on parle de retours, on commence à se dire à l’année prochaine.  
L’air est frais, on le sait, c’est bientôt septembre.  
L’arrivée des 200 Sciences Po, autant de sandwiches et de bouteilles d’eau, nous le rappelle aussi.  
Dernière soirée, on croise les doigts pour qu’il n’y ait pas de trou dans le parquet de bal.  
Dernier acte du ballet des valises, Abbaye gare, mais cette fois, les voitures rentrent à vide, avant d’être ramenées, elles-aussi, à l’agence de location.  
La journée avance, l’Abbaye se vide. Plus de bruit dans les couloirs, mais on repart les oreilles remplies de mots, de langues, de beauté, qui nous porteront, jusqu’à l’année prochaine.  
*Quand est-ce que ça finit ?*  
Dans les cartons qu’on referme ?  
Dans l’Abbaye  
déserte,  
dans le train du retour ?  
Et si cette fin, n’était pas, aussi, le lieu et le moment de tout recommencement ?



échos & résonance

#1. Brecht ? Présent.

« Tenir la distance. » « Former le savoir. » « Jouer le jeu. » « Rendre le monde amical. ». Les titres des quatre chapitres de *Brecht et les mauvais temps nouveaux*, dernier ouvrage d’Olivier Neveux paru à La Fabrique, dessinent une trajectoire autant qu’ils nous confient des propositions pour faire face à ce qui arrive, est là déjà. Les « mauvais temps » s’amoncellent et, puisqu’il s’agit de faire flèche de tout bois, le théâtre pourrait bien être – sans certitude – cet instrument certes « petit, fragile, qui réclame qu’on le manipule avec légèreté », mais capable de nous enseigner justement l’art de faire face. Revenir à Brecht ? « Brecht n’est ni un passé ni un futur, il est, à bien des égards, enfin, le présent ». C’est de ce présent qu’il sera question, de ces temps qui nous guettent, et des forces qu’il nous faut pour l’affronter.  
À 16h30, dans la Bibliothèque, à l’abri des orages annoncés. AM.

#3. Du love en live  
**Il était stupéfiant ce cabaret, autant que le tango de Marie Dubas, qu’il faudrait écouter en boucle. Quel bonheur que cet-te Hen mène la danse et nous conduise avec tendresse à nous aimer si fort. Oh ! Que c’est bon, tant d’amour en quelques chansons mises en scène avec dextérité... Avec un corps élastique si enthousiasmant, des costumes sexys à faire pâlir les plus belles danseuses de cabaret, un humour ravageur et une voix qui était de plus en plus chaaaauuuuuude, Hen a refermé cette grande journée avec une foi renouvelée en God ! On aimerait tant que l’amour (et le *Cabaret love*) dure toujours !** LG.

#2. Conte de la grande famille du théâtre

Adieu l’écriture folklorique, adieu la guerre, adieu la mort.  
Il est une bonne fois pour toutes les femmes, qui désormais réclament *l’Internationale* avec Brecht en étendard, pour dénoncer les féminicides, puisqu’ils ont cours dans tous les recoins du globe. Pour s’arracher à nos solitudes actuelles et nous inviter à occuper tous les non-lieux et les scènes, et pas que pour un salut discret ou poli. Créer par l’écriture époustouflante de nouveaux mythes, issus de toutes les sous-couches des « civilisations perdues », et comme MaranE de protéger toutes les Petites de la planète. *Elles montèrent sur scène et eurent beaucoup de succès*. Il était une fois ce lieu où l’on pourrait pendant quelques jours, rire de tout, même du pire, rire jusqu’à la douleur parce que l’on est confiante en un instant radieux, joyeux et protecteur. LG.

Retrouvez la Mousson en ligne !



instagram



site web



facebook



## La Balaguère

### billet

On dit que Brecht contenait ses accès de colère en les mimant. Par là les empêchait-il de le dévorer, et les transmettre plutôt que de s'y laisser consumer — façon de faire d'une fureur privée une force de soulèvement contagieuse. Échauffement, répétition générale, don. On raconte que Brecht avait gravé au couteau sur la poutre qui surmontait sa table de travail: *la vérité est concrète*. Mot de passe que, de Hegel à Lénine, on se passerait comme un secret, ou comme du courage sous le feu. On sait que Brecht n'imaginait comme seul spectateur que Marx, cigare à la main, et assez distant pour observer plutôt que pour pleurer. On cherche des forces où qu'elles soient; on est à l'affût: d'un mot, d'un signe, d'un regard — qui ne se détourne pas du désespoir mais qui lui trouve une prise. Assez mélancoliques pour ne plus attendre de l'histoire qu'elle nous console; assez joyeux pourtant pour tâcher de faire quelque chose du théâtre avec le désespoir qui nous est donné, comme on donne sa parole. **AM.**

#### 14H30 - LECTURE RADIOPHONIQUE - *LES MULTIPLES VOIX DE MON FRÈRE*

LIEU: GYMNASÉ

de *Magdalena Schrefel* avec Valentin Schuster (Autriche)

Traduit de l'allemand par Katharina Stalder; avec le soutien de la Maison Antoine-Vitez.

Dirigée et mise en ondes par Laurence Courtois

Avec Christophe Brault, Sébastien Éveno, Sidney Ali Mehelleb, Louis Pencréac'h et Kelly Rivière et les voix de Marion Verstraeten et Pierre Timaitre.

Musicienne: Claude Violante — Bruiteuse: Éléonore Mallo — Équipe technique: Bastien Varigault et Maxime de Peretti — Assistante à la réalisation: Sophie Pierre.

En partenariat avec France Culture et avec le réseau européen Fabulamundi Playwriting Europe.

#### 16H30 - CONFÉRENCE - «L'ÉCRITURE DRAMATIQUE ET LES MAUVAIS TEMPS NOUVEAUX»

LIEU: BIBLIOTHÈQUE

Par *Olivier Neveux*, professeur en Études théâtrales à l'École Normale Supérieure de Lyon.

#### 18H - LECTURE - *INSECTES*

LIEU: TABLE DU PRIEUR

d'*Oriol Morales Pujolar* (Espagne - Catalogne)

Traduit du catalan par Laurent Gallardo, avec le soutien de la Mousson d'été.

Dirigée par Véronique Bellegarde.

Avec Marina Keltchewsky et Julie Pilod. Musique: Christophe Rodomisto.

En partenariat avec le réseau européen Fabulamundi Playwriting Europe.

#### 20H45 - LECTURE - *ATTAQUE ANIMALE*

LIEU: AMPHITHÉÂTRE

de *Youlia Toupikina* (Russie)

Traduit du russe par Elena Gordienko et Alexis Vadrot, avec le soutien de la Maison Antoine-Vitez.

Dirigée par Samuel Buggeln (*The Cherry Arts New York* — États-Unis).

Avec Miléna Arvois, Marie-Sohna Condé, Camille Dagen, Sébastien Éveno, Marina Keltchewsky, Régis Laroche, Makita Samba et Sacha Vilmar.

Présenté en partenariat avec le festival Lioubimovka.

Le texte sera publié le 3 décembre aux éditions L'Espace d'un instant.

#### 22H30 - CONCERT - *SOLA*

LIEU: CHAPITEAU

Par *Marina Keltchewsky*

... puis Hubert repassera des disques

La Mousson d'été est subventionnée par le Ministère de la Culture (DRAC-Grand Est), la Région Grand Est, le Conseil Départemental de Meurthe-et-Moselle, la Communauté de Communes du Bassin de Pont-à-Mousson.

Les Rencontres théâtrales de la Mousson d'été et l'Université d'été européennes sont organisées par l'association La Mousson d'été et l'Abbaye des Prémontrés, avec le soutien du Rectorat d'Académie Nancy-Metz et de la DAAC, et celui des villes de Pont-à-Mousson et de Blénod-lès-Pont-à-Mousson.

En partenariat avec l'Abbaye des Prémontrés. En partenariat avec les projets de coopération «Fabulamundi. Playwriting Europe» et «PLAYGROUND» cofinancés par le programme Europe Créative de l'Union européenne. Avec le soutien d'ARTCENA - Centre national des arts du cirque, de la rue et du théâtre, de la Comédie de Reims - Centre Dramatique National, de l'Institut Culturel Italien de Strasbourg, de l'Ambassade de France et de l'Institut français en Colombie, de la Maison Antoine-Vitez - Centre international de la traduction théâtrale et du Performing Arts Funds NL; avec le soutien logistique du Théâtre de la Manufacture - CDN Nancy-Lorraine et du Théâtre Gérard-Philipe Frouard; avec la complicité artistique de France Culture. Avec la participation artistique du Jeune Théâtre National et l'aide du Studio ESCA.

la  
MOUSSON  
d'été

Abbaye  
des  
Prémontrés

PRÉFET  
DE LA RÉGION  
GRAND EST

La Région  
Grand Est

MEURTHE-ET-MOSELLE

Bassin de  
Pont-à-Mousson

Ville de Pont-à-Mousson

BLÉNOT

FABULAMUNDI  
PLAYWRITING  
EUROPE  
NEW VOICES

CDN

ACADÉMIE  
DE NANCY-METZ

DAAC

ARTCENA

JEAN L'HÔTE

INSTITUTO  
ITALIANO  
di CULTURA

The Cherry

AMBASSADE  
DE FRANCE  
EN COLOMBIE

INSTITUT  
FRANÇAIS

FONDS  
PODIUM  
KUNSTEN  
PERFORMING  
ARTS FOND NL

FLANDERS  
LITERATURE

FLANDERS  
ARTS INSTITUTE

mav

THÉÂTRE DE  
LA MANUFACTURE  
CDN NANCY-LORRAINE

STUDIO  
ESCA

CDN

THÉÂTRE DE  
LA MANUFACTURE  
CDN NANCY-LORRAINE

JEAN L'HÔTE

Télérama

culture